

AU TEMPS DU LYCÉE (1937-1944)

Je suis entré au Lycée **Marceau** à 12 ans, en octobre 1937. J'avais terminé depuis juillet une scolarité de sept années à l'École de la Cathédrale (dont le directeur était M. **Gaujard**) scolarité conclue par l'obtention du certificat d'études primaire avec, en prime, un *Petit Larousse Illustré* et la somme de dix francs sur un livret de Caisse d'Épargne.

En septembre, nous avons passé d'agréables vacances à la ferme, en Normandie, pas loin de la mer, à Quiberville et visité la région : Le Havre et le paquebot Normandie, Dieppe, le 2^e phare d'Ailly (qui fut détruit le 30 août 1944 par les Allemands), le chêne d'Allouville, le Palais-Musée de la Bénédictine à Fécamp.

Ma sœur Denise avait fait en 1936-37, sa sixième au Lycée de Filles, boulevard Chasles, Lycée qui prit vers cette date le nom de Lycée **Hélène Boucher**. J'allais parfois la chercher vers 17h ; je me souviens très bien avoir vu plusieurs fois, dans la salle où les parents attendaient leurs enfants, la directrice M^{me} **Lacroix**.

Le **16 décembre 1937**, Monsieur **Jean Zay**, Ministre de l'Éducation nationale, accompagné de M. **Maurice Violette**, Ministre d'État, vint poser la première pierre des travaux d'agrandissement du Lycée de Jeunes Filles et c'est, je crois, à cette occasion que je pu assister le soir, au Théâtre, à une conférence de M^e **Alexandre Zévaès** sur l'« affaire Dreyfus », dont je ne compris l'importance que bien plus tard.

L'entrée au Lycée **Marceau** se faisait alors par la porte principale qui donne sur la cour d'honneur. À droite, sous le porche, la loge du concierge. Aux récréations, il vendait quelques friandises présentées sur un éventaire suspendu par une courroie à son cou. Ces gâteries étaient destinées principalement aux internes et de mi-pensionnaires.

Je n'ai pas eu de difficultés à m'adapter à la vie du Lycée, malgré l'esprit douteux de deux ou trois « camarades » qui me donnèrent le surnom de « l'œil de Moscou » ou plus simplement « l'œil » parce que mon père était un socialiste militant et dans leur milieu familial on devait volontiers confondre communistes et socialistes. Cela ne dura guère et ne me troubla pas beaucoup, d'autant plus que nous n'étions pas dans la même section : ils faisaient de l'allemand et moi de l'anglais. En plus, j'étais vacciné : à l'école primaire, j'avais été qualifié de païen par certains camarades parce que je n'allais pas au catéchisme. Cela m'amusa plutôt car je ne comprenais pas ce que je pouvais avoir à faire avec la paille. Mais j'appréciais ma différence.

Il n'y avait alors que deux sections pour la classe de sixième ; première section, la sixième A1, latin et allemand ; deuxième section, la sixième A2, latin et anglais. Ceux qui ne faisaient pas de latin étaient en B et se retrouvaient, pour les matières communes, avec leurs camarades de 6^e A1 ou 6^e A2.

Mon premier cours fut un cours d'anglais ; pour ce cours, la classe était à l'étage, au bout de la galerie est. Le professeur d'anglais s'appelait M. **Chevriillon**, mais, entre nous, nous l'appelions par son surnom « Papillon » (à cause de la rime ?).

Il nous déclara que le livre qui avait été indiqué par l'administration (je ne suis plus certain de son nom, peut-être Gourio), ne valait rien, était trop ancien [Internet me permet de préciser : il s'agissait en effet de *La classe en Anglais*, de E. Gourio, cours de 6^e, dont la 1^{ère} édition est datée de 1908] et qu'il nous fallait acheter l'*Anglais vivant*, de Carpentier-Fialip, classe de 6^e ; il pouvait se charger de faire un achat groupé pour bénéficier d'un prix plus avantageux. Quand il apprit cela, mon père se fâcha et déclara qu'il n'en était pas question. Il avait fait le voyage à Paris pour acheter chez Gibert, d'occasion, pour Denise et pour moi, les livres selon les listes fournies par la direction des deux établissements. Afin de clore l'incident, ma mère me donna l'argent et j'eus mon premier Carpentier-Fialip.

La classe de français et de latin était au rez-de-chaussée à gauche de la cour d'honneur, avant l'escalier qui monte à la galerie supérieure. De la sixième à la première, j'ai passé bien des heures dans cette salle, d'abord avec M. **Maurice Archinard** (6^e et 5^e), divers profs en quatrième, et surtout avec

M. **Pierre Billot** en seconde et première. J'ai souvent trouvé les heures bien longues dans cette classe, et, comme chacun, j'attendais avec impatience la sonnerie qui annonçait la fin du cours.

De certaines places, on pouvait apercevoir par la fenêtre, l'horloge qui indiquait l'heure.

J'ai découvert des classes spécialisées, comme celle destinée aux sciences naturelles avec son écorché démontable en carton-pâte et la classe de dessin. Cela, c'était nouveau pour moi.

En latin, la première grammaire fut la *Petite grammaire latine* de Maquet et Flot. J'ai conservé cette grammaire. Certaines pages portent des corrections écrites de ma main, indiquées par M. **Archinard**. **Archinard** nous permit aussi certaines facilités qui n'étaient pas autorisées à l'école primaire, comme souligner certains mots importants sans se servir de la règle ou employer des lettres majuscules d'imprimerie.

Ma sœur avait eu un autre petit livre de latin qui avait pour titre un mot inconnu de moi : « épitomé », ce qui signifie, je crois, « abrégé ». Je n'ai guère eu l'occasion de m'en servir, si je mentionne le fait, c'est que ce mot « épitomé » me fait rêver. Elle avait aussi un livre de textes traduits des auteurs grecs et latin, livre qui m'a accompagné tout au long de mes humanités et a bien complété ma première initiation à la culture romaine que furent les *Contes de la Louve* et *Les récits tirés du théâtre grec*.

À partir de la cinquième, nous avons eu pour chaque cours de latin quelques lignes à préparer à la maison, tirées du *De viris illustribus urbis Romae*. L'essentiel de cette préparation consistait à relever sur un cahier, les mots que nous ne connaissions pas encore avec leurs principales formes grammaticales et leur traduction.

Je me souviens bien des professeurs de la classe de sixième :

M. **Dauvergne** en histoire et géographie, assez sévère au début, mais bien sympathique par la suite ;

M. **Patouillet** en sciences naturelles ; je lui dois la découverte de *La Petite Flore* de Bonnet ;

M. **Langumier** en math ; un peu terne dans mon souvenir ; évidemment surnommé « Légume ».

M. **Brouant** en dessin. Il portait un collier de barbe qui lui donnait un genre artiste. Pour ce cours, il fallait apporter le carton à dessin avec des feuilles de papier Ingres ; pour travailler, on appuyait ce carton sur une barre de fer horizontale ; en face de nous, l'objet à dessiner, par exemple un vase Médicis. J'étais très maladroit pour ce genre d'exercice et je n'ai jamais eu de bonnes notes en dessin.

M. **Gasse** en gymnastique ; je le connaissais déjà, mon père nous ayant inscrit en 1936, Denise et moi, à son cours privé où il avait tenté de nous apprendre quelques pas de danse, par exemple le pas de polka. Il tenta aussi de nous initier à la natation dans l'eau bien froide de l'Eure au Bas-Bourg.

Pour accéder à la salle de gymnastique il fallait passer par le Petit Lycée, descendre un grand escalier qui nous menait à peu près au niveau où se situe maintenant le nouveau site du Lycée **Marceau**.

En entrant dans la salle de gym, on pouvait voir à droite, la poutre horizontale pour la marche en équilibre. Au milieu, des barres parallèles et un cheval d'arçon. Contre le mur à gauche, de petites haltères sur leurs portoirs.

Vers le fond, une large fosse rectangulaire pleine de copeaux, un portique où étaient accrochées corde à nœuds et cordes lisses. Je n'ai jamais su me servir de mes jambes pour monter à la corde lisse et ce n'est que vers 17 ans que j'ai réussi à monter jusqu'en haut à la force des bras. J'enviais ceux qui, d'instinct, savaient grimper à la corde lisse en se servant des jambes et des bras sans qu'on ait eu besoin de leur expliquer comment faire.

Il y avait beaucoup de poussière dans cette salle, à cause de la fosse à copeaux et après le cours, on pouvait constater que nos mucoosités nasales étaient toutes noires.

M. **Gasse** nous enseigna quelques mouvements d'ensemble dont je me souviens encore.

Le professeur de Musique était M. **Bernard Palanque**. Il ne lui était pas toujours facile de se faire entendre car la plupart des élèves n'accordait guère d'importance à ce cours. Il nous apprit quelques chansons et tenta de nous enseigner les rudiments du solfège. Comme je prenais des cours de solfège et de violon en ville chez M. **Émile Chartier**, cela ne me posait pas de problèmes.

Pour l'année 1939-40, il fut remplacé par son père, professeur de musique à Chartres.

En 5^e, peu de changements, M. **Mortessagne** en histoire et géographie ; il était plus sévère que M. **Dauvergne**. J'ai le souvenir d'une interrogation où il me colla d'emblée un zéro : il m'avait demandé de décrire la côte *Ouest* des États-Unis ; sans réfléchir, je commençais à donner la description de la côte située à l'*Ouest* de la France, c'est-à-dire la côte *Est* des États-Unis. Or, j'avais aussi appris la côte *Ouest*, mais **Mortessagne** ne me donna pas la possibilité de me rattraper.

En anglais, M. **Chevillon** avait laissé la place à M. **Bachelery**. Son épouse était anglaise et elle nous fit quelques lectures ; elle ne comprenait pas toujours bien ce que lui disaient les élèves et cela donna lieu à quelques quiproquos amusants.

Est-ce en 1938 ou en 1939, peu avant les vacances, qu'un camarade, René H., m'a fait connaître le journal de Pierre Dac, *L'Os à Moëlle* (dont le 1^{er} numéro est paru le 13 mai 1938) ? C'était un genre d'humour nouveau pour moi, qui m'a bien plu.

Été 1939 : nous n'allons pas en vacances en raison des bruits de guerre imminente.

Classe de quatrième : octobre 1939 - juin 1940. La guerre a été déclarée quatre semaines plus tôt. On a vu les affiches annonçant la mobilisation, les convois ferroviaires emportant les hommes (souvent dans des wagons de marchandise : hommes 40, chevaux 8). On doit distribuer des masques à gaz à la population ; nous en avons lu le mode d'emploi, mais les masques n'ont pas suivi. En ville, des écriteaux indiquent l'entrée des abris où se réfugier lors des alertes. Les essais de sirène à midi datent de ce temps.

Au lycée, nombreux changements aussi : MM. **Archinard**, **Brouant** et **Palanque** sont mobilisés.

Il y a beaucoup de nouveaux élèves, des Parisiens surtout, que la guerre a fait fuir de la Capitale ; parmi eux, certains excellent en toutes matières, d'autres un peu chahuteurs, mettent de l'animation dans les classes ou racontent des histoires scabreuses. La classe de français qui réunissait A et B, s'élevait à 40 élèves.

Un ex-surveillant, surnommé « Rase-motte » fut chargé du cours de français, il avait quelques difficultés à tenir sa classe. Mêmes problèmes avec M. **Vatel**, surveillant aussi, remplaçant un prof à l'occasion ; chansonné : « Y'a le feu chez Vatel, sa chemise, ses bretelles, tout a brûlé... ».

Pour quelques semaines seulement, nous avons eu en français un excellent professeur, aimé des élèves, M. **Baulier**, grammairien renommé ; quand il fut nommé censeur, il cessa de nous faire cours. Nous l'avons regretté.

En latin, M. **Picot**, sérieux, mais il ne m'a guère laissé de souvenir.

Le professeur de grec, M. **Favre**, était âgé et voûté. Je crois qu'il avait été rappelé de la retraite en raison du manque de professeurs. Il était gentil mais n'avait pas d'autorité. Un premier avril, un gamin lui avait accroché dans le dos une pancarte sur laquelle étaient écrits quelques mots peu flatteurs que j'ai oubliés ; M. **Billot**, mon futur professeur de français, latin, grec en seconde et première, eut le geste d'aller la lui retirer.

Le livre et la grammaire de grec étaient anciens et peu didactiques, c'est en vain que je recherche le nom de leur auteur.

En novembre 1939, **Maurice Archinard** envoya à ses élèves une carte demandant de leurs nouvelles : il était sur le front ; il ne se passait pas encore grand'chose, c'était la drôle de guerre. Il ne nous avait pas oubliés ; j'ai encore sa carte :

« *Mon cher Gouget,*

Si la carte porte votre nom, c'est simplement pour vous infliger la corvée de me répondre, mais c'est à tous mes petits amis de votre classe que j'envoie mon bon souvenir. Je serais content, au milieu des occupations nouvelles auxquelles m'a appelé la situation, de savoir comment vous vous comportez sur les vieux bancs de notre lycée... »

Nous lui répondîmes par une carte signée de ceux qui l'avaient connu.

M. **Brouant** était remplacé par une dame de 45 ou 50 ans. Je n'ai aucun souvenir de ce qu'elle a pu nous apprendre en dessin. Mais je me souviens qu'un jour, elle sortit de sa rigueur professionnelle pour nous raconter, toute émue, qu'elle avait vu la veille, un extraordinaire spectacle : des avions de chasse qui mimaient un combat aérien. Je les avais vus aussi de notre maison et il est vrai que c'était spectaculaire. Ceci se passait quelques semaines avant le 10 mai, date du début de l'invasion allemande. Chartres était une base d'aviation de chasse, et nous avons souvent vu des *Morane* et des *Curtiss* à l'exercice et plus rarement, le *Potez 63*. Mais après le 10 mai, je ne les ai plus revus dans le ciel de Chartres.

Mars 1940, je commence à me passionner pour la lecture de la revue de vulgarisation scientifique *La Sciences et la Vie* (devenue plus tard *Science et Vie*). Je n'en ai pu lire que les numéros de mars à juin 1940. Ceci mérite une digression.

En mars 1940, un article de M-E. Nahmias *Vers l'utilisation de l'énergie atomique : la rupture explosive du noyau d'uranium*. À la 6^e page de l'article, on apprend que « Au lieu de se débarrasser du surplus des neutrons par radioactivité β , les fragments peuvent les rejeter purement et simplement au dehors de l'atome. On a alors, au sein de la masse d'uranium, une suite de réactions en chaîne [...]. Cette chaîne de réactions risquerait, dans certains cas, peut-être difficiles à réaliser dans la pratique, de devenir catastrophiques à une grande échelle. [...] Il est possible que l'on arrive à canaliser et à contrôler cette nouvelle source d'énergie. Son utilisation laisserait loin derrière elle les merveilles de la houille noire ou blanche. Cette réserve immense de « combustible atomique » est actuellement encore dans le domaine du laboratoire et bien loin d'une utilisation pratique, même à petite échelle. Cela n'empêche pas qu'elle soit tombée dans le domaine des recherches qui concernent la richesse et la défense nationale ». Pendant tout le temps de la guerre, je me suis souvenu de cet article et je me suis demandé quelle puissance aurait en premier l'arme atomique.

Le gros numéro spécial d'avril 1940 est presque entièrement consacré à l'armement : comparaison des aviations allemande et alliées, des flottes de guerre, articles sur la DCA. L'article sur les avions de chasse me passionne. Photos du *Dewoitine D520*, du *Morane 406*, que je vois souvent puisque Chartres abrite une base aérienne d'avions de chasse, le supermarine *Spitfire* britannique, le *Hawker* « Hurricane », le *Curtiss P 36* et l'allemand *Messerschmitt*. Un article de A. Ananoff *Où en est la fusée de guerre propulsée par réaction ?*.

Le numéro de mai 1940 contient un passionnant article sur la cryptographie et l'art du décrypteur. Je me fabrique immédiatement un carré de *Vigenere* et fait quelques essais de chiffrage.

Le numéro daté de juin 1940 est très en retard sur l'actualité. L'article sur le bilan mensuel de la guerre va du 3 avril au 3 mai et se termine par l'évacuation par les troupes alliées de la région de Trondhjem en Norvège (2 mai). On y trouve aussi les articles *Comment le génie fait sauter les ponts* et *La plante aux cent usages : le soja*.

10 mai 1940 : l'Econome du Lycée est décédé et une ou deux classes sont désignées pour assister à l'office qui aura lieu à l'église St-Aignan qui n'est pas très loin du Lycée. C'est en allant à cette cérémonie que j'apprends par des camarades que les troupes allemandes sont entrées en Belgique.

Samedi 11 mai de 11h00 à 11h40 : alerte : pour la première fois nous descendons dans l'abri du Lycée, mais il n'y a rien à signaler (RAS). Du 10 mai au 2 juin, j'ai noté une quinzaine d'alertes annoncées par les sirènes : RAS.

24 mai - 3 juin 1940 : encerclement des troupes alliées à Dunkerque

Lundi 3 juin : alerte de 13h25 à 14h35. Abri Lycée : bruits d'explosions. Bombardement, DCA, combats aériens, etc. dont je n'ai évidemment rien vu. Une caserne de l'aviation est coupée en deux. Bombes également rue d'Aligre, au Bourgneuf, au Jardin d'Horticulture, à la Teinturerie du Cygne, route d'Ablis. On parle de 200 bombes, 9 morts, 14 blessés ; je ne peux certifier ces bruits. On aurait vu des *Dornier 17* et des *Messerschmitt 110*.

J'ai trouvé un petit éclat d'obus dans notre jardin.

Le 4 juin, nous retournons à l'abri du Lycée 14h05 à 14h30 : RAS.

Du 4 au 11 juin, à plusieurs reprises, nous entendons les canons de la DCA, avec ou sans alertes. Le 9, je trouve un gros éclat d'obus dans le jardin.

Des rumeurs de plus en plus précises nous informent de la progression des troupes allemandes. De nombreux réfugiés venant de Belgique ou du Nord de la France passent par Chartres.

Avec mes parents, nous quittons Chartres en voiture le mardi 11 juin 40 en fin d'après-midi. Ma petite sœur, Mireille n'a que 6 semaines. Nous passerons la nuit dans une grange au sud de Tours avec

de nombreuses autres personnes fuyant l'invasion. Nous ne reviendrons que le 24 août pour retrouver une maison dévastée et pillée. Nous avons passé ces semaines en Vendée, à Saint-Gilles-sur-Vie, où mes parents avaient retenu une location pour juillet alors que c'était encore « la drôle de guerre ».

Chartres a subi à la mi-juin de violents bombardements, avec en particulier la destruction d'un quartier situé entre la rue du Grand Faubourg et le Pavé de Bonneval, au sud du bâtiment de la Gendarmerie qui était visé. Les troupes allemandes sont entrées à Chartres le 17 juin, le jour même de la demande d'armistice par le Maréchal Pétain (armistice qui sera signé le 22 juin).

Lors de la rentrée en troisième, **en octobre 1940**, M *Brouant*, qui avait été mobilisé lui aussi, eut la triste charge de nous apprendre que deux de nos professeurs étaient morts au combat, M. *Maurice Archinard* et M. *Bernard Palanque*.

Un de nos meilleurs camarades, *Claude Larousse*, manquait aussi à l'appel ; au moment de l'exode de juin 1940, quand tout le monde fuyait devant l'avance des troupes allemandes, *Larousse*, atteint d'appendicite, ne put être opéré et mourut d'une péritonite. *Larousse* était non seulement un camarade estimé de tous, mais aussi un des meilleurs élèves ; prix d'excellence (2^e section, externes)¹ en sixième et en cinquième ; il fut aussi mon meilleur rival en version et thème latin.

Rentrée d'octobre 1940 : les Allemands occupent le Lycée de Filles et les horaires sont partagés : nous n'allons plus au Lycée qu'une demi-journée par jour. J'ai retrouvé un emploi du temps de 1942, mais c'était probablement pareil dès 1940 : pour les garçons : lundi, jeudi et samedi matin, de 8 h à midi ; mardi, mercredi et vendredi après-midi de 13h à 17 h. Les filles occupent le lycée les autres demi-journées.

Classe de troisième, 1940-41 : un excellent professeur de français, latin et grec, M. *Olivier Chenneville*, surnommé « Hercule » parce que grand et fort. Il savait être sévère pour tenir sa classe. Cette anecdote le prouve : chaque classe était chauffée en hiver par un petit poêle à charbon. Un jour, un mauvais plaisant imagina de mettre un morceau de soufre sur le poêle. Bientôt une odeur irritante de gaz sulfureux se répandit dans la pièce. « Hercule » laissa la porte fermée et continua son cours, souffrant autant que ses élèves du gaz irritant.

Chenneville était linguiste ; il nous apprit des détails intéressants sur l'étymologie ou la dérivation des mots et nous montra combien les conjugaisons latines et grecques étaient apparentées. Il nous engagea à acheter le *Vocabulaire grec* de Fontoyon, un livre passionnant, que j'ai encore et que je feuillette de temps en temps.

En français, l'auteur principal fut Chateaubriand et c'est après l'avoir pratiqué (*Morceaux choisis* chez Hachette) que je découvris, en rédigeant une rédaction, le plaisir d'écrire de longues – trop longues – phrases.

Avec un camarade, Claude G. en 1944-45, à Paris, nous avons revu *Chenneville* dans un café ; il n'avait plus rien du professeur sévère et il s'entretint avec nous comme si nous étions de vieux copains du Quartier latin.

M. *Jacques*, dit « Pitch » fut un excellent professeur d'histoire, mais quand il n'était pas écouté, il se mettait en colère et criait d'une voix glapissante.

En mathématique, M^{me} *Billot*.

Au printemps 1941, j'ai obtenu facilement, en même temps que quelques autres camarades, le Certificat d'Études secondaires du 1^{er} degré.

D'août 1940 au printemps 1941, c'est la bataille de Londres ; la Luftwaffe tente d'intimider l'Angleterre par des bombardements de plus en plus meurtriers. Du camp d'aviation de Chartres partent des *Heinkel III* ; ils passent très près de notre maison qui est en bordure du clos *Pichot* (depuis renommé Parc *André Gagnon*). Je peux voir la grosse bombe accrochée à leur fuselage. Quand ils

1. En juillet 1938, en sixième et en cinquième, quatre prix d'excellences furent attribués : 1^{ère} section (allemand en première langue), 2^e section (anglais en première langue), et pour chaque section, un prix pour les internes et un prix pour les externes. À partir de la quatrième, il n'y eut plus de distinction entre internes et externes. Idem en juillet 1939.

reviennent de nuit, à l'approche du camp d'aviation ils lâchent une fusée éclairante et un faisceau lumineux les guide vers le lieu d'atterrissage. Ils sont moins nombreux au retour qu'au départ. Un jour j'ai vu un appareil qui revenait avec un seul de ses moteurs en fonction.

La guerre n'était pas sans incidences sur la vie au Lycée et hors du Lycée.

Pendant l'occupation, sans que je puisse en préciser les dates, les élèves eurent droit à une distribution quotidienne de biscuits vitaminés. En hiver, nous aimions les réchauffer sur le couvercle du poêle, ce qui les rendait odorants et plus agréables à manger.

Dès 1941 se développe la campagne des « V »², la lettre « V », symbole de la victoire, relayé par Churchill et de Gaulle. Un bout de craie dans la poche, nous inscrivons des « V » sur les murs. Les Allemands tentèrent sans succès de lancer une contre campagne en faisant de ce « V » le signe de la victoire de l'Allemagne.

Un jour, circula dans la classe, un poème très politiquement correct pour l'époque quand on le lisait en alexandrins, mais de signification tout opposée quand on le lisait en deux colonnes d'hexasyllabes. Je regrette de ne pas l'avoir conservé.

Mon vieux camarade **Jean Allard** (je crois que nous nous connaissions depuis la maternelle) me confia un jour en grand secret (c'était sans doute en 1944) qu'il savait à quoi étaient destinés les grands travaux entrepris par les Allemands dans la forêt de Bailleau-le-Pin : il s'agissait de bases destinées à lancer des fusées vers l'Angleterre (je ne crois pas que les termes de rampe de lancement ou de pas de tir fussent déjà d'usage courant). C'était probablement vrai mais je crois, après coup, que si ce secret était parvenu aux oreilles de Jean, il devait aussi être connu des services de renseignement britanniques.

Classe de seconde et de première (octobre 1941 à juin 1943). Pendant ces deux années j'ai eu comme professeur principal M. **Pierre Billot** en grec, français et latin. ; 10 heures par semaine en première. M. **Billot** fut un excellent professeur ; il aimait à donner en français des sujets de rédaction propres à développer l'expression personnelle des élèves. Il créa une bibliothèque de classe où, à côté d'écrivains français contemporains, comme Georges Duhamel (*La chronique des Pasquier*), Alain Fournier, St-Exupéry, Montherlant ou Giraudoux, il fit entrer des écrivains étrangers, Pearl Buck, Steinbeck, Hemingway, Faulkner, Dos Passos, Selma Lagerlöf, Sigrid Undset. Pour compléter ces achats, chaque élève prêta pour l'année un de ses livres à la bibliothèque. Je crois que beaucoup de mes camarades ont gardé de cette initiative le goût de la lecture.

Les directives gouvernementales préconisaient, ou plutôt imposaient qu'un enseignement d'action civique soit donné par le professeur principal. M. **Billot** en fut donc chargé. Avec ses élèves il créa donc une petite cellule qui fut appelée, si mes souvenirs sont exacts, le GAMS, ce qui voulait sans doute dire le Groupement d'action morale de seconde. La seule chose que j'ai retenue de cette activité, c'est son slogan aux rimes un peu faciles :

2. C'est durant la Seconde Guerre mondiale que le signe V prend toute son ampleur et devient un symbole patriotique de la lutte anti-nazie. C'est l'ancien ministre belge Victor de Laveleye qui propose aux Belges, le 14 janvier 1941 à la radio de la BBC où il est speaker, d'utiliser ce symbole en signe de lutte contre l'occupant. Il fait remarquer que le V est la première lettre du mot français "Victoire" et du mot flamand "Liberté" (*Vrijheid*), une chose de plus qui fait que les Flamands et les Wallons sont unis contre l'occupant allemand. De plus, c'est la première lettre du mot anglais *Victory*. La BBC relaye cette campagne, dénommée ensuite « campagne des V », en Belgique, aux Pays-Bas et dans le Nord de la France. Le 27 juin 1941 est ajoutée une version audio, le V en morse : •••-. Ce rythme correspondant aux premières notes de la Symphonie n° 5 de Beethoven, celle-ci devint l'indicatif des émissions à destination de l'Europe occupée.

Winston Churchill adhère à cette campagne et fait ce geste dès qu'un photographe est présent. Ce signe est ensuite repris à travers l'Europe occupée par les Allemands et devient un signe anti-nazi.

Pour la France, Charles de Gaulle fait le signe dans ses discours à partir de 1942. Le V abritait donc parfois une croix de Lorraine.

Les Allemands reconnurent implicitement le succès de l'initiative en lançant une contre-campagne autour du mot allemand *Viktoria*, mais elle n'eut pas le succès escompté.

*Age quod agis
Quand fais latin latinise
Quand fais anglais anglicise
Quand fais german germanise.*

J'espère avoir mis à profit au moins la première ligne.

Je ne me souviens pas que le GAMS soit allé au-delà de cette comptine, sinon peut-être un jour une sortie pour aller récolter des hannetons qui infestaient des cultures.

En math, ce fut, en seconde, M. **Gourvès**, dont je n'ai, hélas, aucun souvenir. Caprices de la mémoire !

En histoire, M. **Jacques** ; en anglais, M. **Gibelin** et en Sciences naturelle (géologie ?), M^{lle} **Esclangon**, fille de l'astronome **Ernest Esclangon**.

En première, en histoire M. **Aubert**, en math M. **Mouche**, excellents professeurs l'un et l'autre, M^{lle} **Chevallier** pour la chimie ou la physique et M. **Venet** en anglais (en première et, comme matière optionnelle, en terminale).

J'ai gardé un bon souvenir de M. **Meyer**, professeur de gymnastique, époux de M^{lle} **Gaujacq**³, une de nos voisines de l'Avenue Alsace-Lorraine.

Pendant les vacances de l'été 1943, il fallut se plier à l'obligation du « service civique rural ». J'ai passé ces vacances dans une ferme à quelque km de Luisant, plus exactement à Chaunay, chez M. Constantin, un ami de mon père. J'ai participé à la moisson, tardive cette année-là, à cause des pluies. J'en ai gardé un excellent souvenir, travail physique et bonne nourriture m'ont remis en forme pour attaquer la terminale de Philo-science.

Dans les champs, nous trouvions parfois des bandes de papier métallisé que lançaient les avions de bombardement anglais pour brouiller les radars allemands.

La classe de Philo-Science fut celle qui convint le plus à mes goûts et toute ma vie je suis resté fidèle au programme évoqué par ce nom composé.

Certains des élèves de Philo-Science portaient la « faluche » où ils épinglaient un petit insigne en forme de crâne.

Cette année fut cependant souvent troublée par les répercussions locales de la guerre : alertes, interruptions du trafic ferroviaire, réquisitions des autorités allemandes.

M. **Viali** fut un excellent professeur de philosophie, mais il fut plusieurs fois absent, soit pour raison de santé soit par interruption du trafic ferroviaire car il venait de Paris. Avec quelques-uns de mes camarades de la section Philo-Lettres, il anima un petit groupe de théâtre. En fin d'année, ils jouèrent une pièce de Molière (était-ce *Le Médecin malgré lui* ou plutôt *Le Malade imaginaire*, je ne sais plus), pièce dans laquelle M. **Viali** tint un des principaux rôles.

Lors du spectacle de fin d'année, un camarade, **André Barré** nous chanta deux airs du film *Les Visiteurs du Soir* (Carné, 1942) que depuis j'ai souvent réécouté ou joué sur mon violon :

*Démons et Merveilles
Vents et marées
Au loin déjà la mer s'est retirée...*

et

Le tendre et dangereux visage de l'amour.

Paroles de Jacques Prévert et musique de Joseph Cosma.*

3. Les jeunes filles du Lycée Hélène Boucher s'essayaient au théâtre ; j'ai vu M^{lle} Gaujacq jouer dans *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare. D'autres lycéennes ont interprété *Hansel et Gretel* des frères Grimm ou *La farce de Maître Patelin* (vers les années 37-39 ?)

Barré avait une personnalité et une sensibilité d'artiste. Après le décès de Paul Valéry (le 20 juillet 1945, donc plus d'un an après que j'eus quitté le Lycée), il composa ces quelques vers en mémoire du poète :

ADIEU À PAUL VALÉRY

Maître qui désirez la droite discipline
Et la lente conquête aux sources de l'aurore,
Si je n'ai pas connu vos gestes, vos regards,
J'honore le penseur aux vertus sibyllines ;

J'honore douloureux la présente Mémoire,
Une âme de Raison, de Justice et de Feu,
Inaltérable amour, grandissante victoire
Poète pur mortel qui saurez plaire à Dieu.

Maître, bientôt va peser la Nuit. J'espérais
Votre abord un jour, votre voix, si généreuse ;
Quel rêve c'eût été qu'une simple parole ;
Les mots par vous surpris ne savent plus mourir !...

Vous dormez, comme dort le village vivant
Mon village amoureux des leçons de la terre
Votre ombre désormais lui dira son langage
Pour qu'il aille peupler les têtes familières.

Et je vous veille ici loin de votre dépouille
Et j'apporte au silence avec la solitude
La palme de l'adieu, mon offrande au malheur.

Vendredi 20 juillet 1945

André BARRÉ

André Barré, emporté par une imagination trop vive, s'en est allé trop tôt au pays des poètes disparus...

M. **Gaume**, professeur de physique et chimie se présenta dès son premier cours : « Je m'appelle Gaume » et il écrivit son nom au tableau. Quelque temps plus tard, je pus lire, gravé dans le bois d'une table : *Gaume, G comme Gauss, A comme Ampère, U comme Unité, M comme mètre, E comme Erg.* Gaume excellait à réaliser de belles expériences d'optique devant ses élèves. Les cours de chimie avaient lieu dans le petit amphithéâtre voisin de la chapelle du Lycée. Cet amphithéâtre est devenu depuis 1967 une salle d'exposition pour le Muséum d'histoire naturelle de Chartres.

Pendant les alertes, dans l'abri du lycée, **Gaume** nous occupait en nous faisant résoudre de petits problèmes de physique.

Je l'ai revu l'année suivante à Paris, il avait un poste de chercheur au CNRS et travaillait sur le magnétisme. Un puissant électro-aimant occupait la pièce principale de son labo. Il me déconseilla d'entrer dans la recherche, bien mal payée, me dit-il, à côté de ce que je pouvais espérer comme médecin.

* Peut être écouté sur Internet.

M. **Mouche**, professeur sévère et craint quand nous étions en première, devint très amical et proche de ses élèves quand nous fûmes en terminale. La classe de terminale comportait un petit cours de cosmologie et un soir, M. **Mouche** nous réunit pour observer les constellations.

Les sciences naturelles, consacrées en cette année de terminale au corps humain, nous furent enseignées par M^{lle} **Bureau**. Comme je me destinais à la médecine, je m'y suis particulièrement appliqué.

Enfin je ne saurais passer sous silence le remarquable professeur d'histoire et géographie, aimé de ses élèves, que fut, en cette classe de terminale, **Jean-Baptiste Duroselle**, dont la belle carrière, après ce bref passage dans un lycée de province, allait se poursuivre à l'Université de la Sarre, à celle de Lille, puis à la Sorbonne. Il fut élu à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1957. Décédé en septembre 1994, il a laissé d'importants travaux sur les relations internationales contemporaines, sur la première guerre mondiale, sur l'Europe ainsi qu'une biographie de Clemenceau.

Au printemps 1944, bien avant le débarquement, **Duroselle** nous parla de l'importante industrie métallurgique de Magnitogorsk et nous laissa entendre que le poids des deux industries, l'américaine et la soviétique, ne laissait aucun doute sur l'issue de la guerre.

Dans le Bulletin 2007/2008 des Anciens Elèves, notre camarade **Jean Lafosse** décrit les mesures de réquisitions qui furent imposées par les Allemands ou par les miliciens. J'en ai fait aussi l'expérience.

Un matin, avec plusieurs de nos camarades, un camion militaire allemand vint nous prendre au Lycée et nous emmena au camp d'aviation pour boucher des trous de bombes. Il ne fallait pas chahuter, nous étions surveillés de près par un soldat allemand armé. Ce jour là, nous vîmes un petit avion léger, peut-être un avion d'instruction, rater son atterrissage et piquer du nez. Ce n'était pas le moment d'en rire !

C'est sans doute par obligation que je me suis vu affublé en 1944 d'un brassard et d'un casque, peint en noir avec deux lettres blanches, D.P. pour « Défense Passive ». J'avais la fonction d'agent de liaison dans mon quartier, pour diriger les passants vers les abris en cas d'alerte et prévenir les secours en cas de dégâts lors d'un bombardement. Je n'ai pas eu l'occasion d'intervenir à ce titre. J'ai gardé le casque.

Le 26 mai 1944, par suite de tragiques circonstances, des bombes tombèrent sur le centre ville de Chartres faisant 49 morts. Plusieurs immeubles de la Place des Halles furent détruits, la bibliothèque incendiée.

Les bombes étaient tombées très près du Lycée, ce fut la fin des cours pour cette année scolaire. La date du baccalauréat était proche.

Le 27 mai, avec des camarades, j'ai participé (pour une demi-journée ou une journée en ce qui me concerne) au déblaiement de maisons détruites place des Halles. Dans les ruines de la Mairie des camarades ont recueilli des fragments de parchemins brûlés et arrosés par les pompiers. En Première et en Terminale nous fréquentions assidûment la bibliothèque municipale⁴ et nous avons douloureusement ressenti sa destruction.

En raison des risques liés aux bombardements (notre maison était située près de la ligne de chemin de fer), mon oncle, qui habitait près de la cathédrale, nous accueillit chez lui pour quelques semaines, jusqu'à la libération. Ce n'était pas une assurance tous risques puisque le 1^{er} août des bombes incendiaires tombèrent à moins de 50 m, place Billard, ainsi qu'en plusieurs autres points de la ville.

4. J'ai retrouvé sur un vieux cahier les titres des livres de quelques livres que j'ai empruntés à cette bibliothèque et que j'ai lus entre juillet 42 et mai 44

Victor Hugo : *Bug Jargal - Hernani*. Alphonse Daudet : *Fromont Jeune et Risler Aîné*. Honoré de Balzac : *Eugénie Grandet*. H.G. Wells : *Anticipations .Une Utopie Moderne*. Edmond Rostand : *L'Aiglon*. Georges Duhamel : *La Nuit de la St- Jean*. Maurice Genevoix : *Rabotiot*. Alfred de Vigny : *Cinq-Mars*. Gustave Flaubert : *Salammbô*. Racine : N°4 et 5 des œuvres complètes : *Correspondance et œuvres diverses*. Voltaire : *Contes et Romans*, Tome I. Alfred de Musset : *Mélanges de littérature et de critique*. Beau marchais : *Le Barbier de Séville, Le Mariage de Figaro* ; Michelet : *Histoire de France*, Tomes VII et VIII (Louis XI). Marcel Proust : *Du côté de chez Swann*. Verhaeren : *Poèmes* ainsi que mes deux premiers livres de biologistes, Jacques Loeb et Eugène Bataillon, dont je n'ai pas retrouvé les titres.

Les épreuves écrites de la deuxième partie du bac eurent lieu six jours après le bombardement et quatre jours avant le débarquement, le 2 juin 1944 à 7h00 le matin et à 14h20 l'après-midi.

Je n'ai pas noté les questions posées pour cet examen, dont toutes les épreuves furent écrites comme en juin 1943 en raison des difficultés d'organisation d'un oral. Je me souviens seulement que la question de géographie portait sur l'économie suisse, qu'en philo j'ai traité un sujet sur l'esprit scientifique et que le problème de physique me posa quelques soucis parce que je me suis embrouillé entre masse et poids. Je fus reçu, sans mention cette fois-ci.

Ainsi se termina ma fréquentation de **sept années** de Lycée Marceau.

Alors que j'avais pour habitude de prendre des notes sur les principaux événements de la guerre et sur les événements locaux (alertes, bombardements), je n'ai rien noté en ces jours importants et terriblement chargés de violence guerrière, de peur et d'espoir.

Mais je me souviens...

Je me souviens que dans la nuit du 5 au 6 juin il y eut une dizaine d'alertes ou pré alertes ; le 6 au matin, alors que j'étais, comme beaucoup d'autres chartrais, dans l'abri que constituait le cloître de la cathédrale, j'appris que le débarquement avait eu lieu.

Je me souviens qu'aux jours des plus violents combats en Normandie nous avons vu arriver devant la place de la cathédrale un convoi d'ambulances allemand d'où s'échappaient les cris de douleur des soldats blessés.

Je me souviens aussi avoir vu un combat aérien entre un chasseur allemand et un chasseur anglais et avoir vu l'avion allemand piquer vers le sol un peu au nord de Chartres et entendu le bruit de l'impact.

Je me souviens avoir vu des soldats allemands descendre la rue de la Couronne (maintenant Boulevard Charles Péguy) en file indienne, porteurs de charges destinées vraisemblablement à miner les ponts sur l'Eure.

Je me souviens du bruit sourd que fit la destruction par les Allemands de la Porte Guillaume dans la nuit du 15 au 16 août 1944. La reconstruira-t-on un jour ?

Je me souviens avoir vu, depuis le jardin de l'évêché, exploser avec de grandes flammes les réservoirs d'essence de l'aviation avant le départ des Allemands.

Je me souviens des jours d'incertitude inquiète entre le 16 et le 21 août, lors de la libération de Chartres.

Vacances d'été :

Pendant les vacances qui ont suivi, j'ai travaillé quelques semaines au Crédit Agricole, d'abord pour positionner des comptes bancaires, c'est-à-dire inscrire manuellement sur des livres de comptes les opérations en cours, puis pour déménager des caisses de documents vers les caves du bâtiment par crainte d'autres bombardements.

Chartres fut libéré entre le 16 et le 21 août⁵.

Certains de mes camarades ont participé aux combats de la libération et aux événements dramatiques qui l'ont parfois accompagnée.

Pour moi, j'attendais impatientement la fin de ce que je considérais, de façon un peu simpliste, comme une folie collective, afin de pouvoir me lancer dans de plus vastes études.

En septembre, je partis en autostop pour Paris – la circulation ferroviaire n'était pas encore rétablie – pour m'inscrire à la faculté des sciences aux certificats de Physique, Chimie, Biologie. (P.C.B) renommé par Vichy A.P.M., année préparatoire à la médecine et redevenu P.C.B. peu après.

⁵. Sur les combats qui accompagnèrent la libération de Chartres, voir http://www.bibert.fr/Journal%20d_un%20chartrain%20HTML_fichiers/Journal%20d_un%20chartrain.pdf

En novembre, une nouvelle période de ma vie commençait, j'étais étudiant, le PCB était pour moi la suite naturelle de Philo-Science et malgré toutes les difficultés dues aux conditions de guerre encore régnantes (logement, alimentation), sans compter les nouvelles alarmante de la bataille des Ardennes en décembre, c'est avec enthousiasme que j'aborderai ces nouvelles études.

En novembre, j'ai appris la mort de **Lucien Gatineau**⁶ et celle de **Bernard Lavaux**⁷ qui avaient été, en des temps différents, deux de mes bons camarades.

Ce n'est que vers 1987 que j'ai rejoint l'Association des Anciens Elèves à l'incitation de **Jean Lelièvre**. J'y ai appris avec intérêt l'histoire de notre Lycée, puis ses transformations, la création de nouveaux établissements. J'ai aussi appris avec peine, par le Bulletin, la disparition de plusieurs de mes anciens camarades et je pense que bien d'autres ne sont plus qui n'étaient pas de l'Association.

J'habite loin de Chartres depuis plus de cinquante ans ; lorsque j'y retourne, trop rarement, je suis frappé par les transformations de la ville. Mais pour avoir vécu 19 ans à Chartres, quelque chose de moi est resté attaché à cette ville, plus profondément peut-être qu'en les autres lieux où j'ai accompli ma vie adulte : Sousse, Senonches, Montpellier, Nîmes.

J'ai une incorrigible habitude, celle de conserver des vieux documents. Avant d'opter pour la médecine, j'ai pensé à l'École des Chartes, peut-être pour avoir rencontré le vieil archiviste, M. **Maurice Jouselin** qui n'habitait pas très loin de chez mes parents et qui bavardait parfois avec mon père. Mes petites archives m'ont aidé à écrire ces quelques notes alors que ma mémoire est parfois défaillante. Est-ce de la nostalgie ? Juste un peu, seulement une case sur mon emploi du temps, comme au Lycée, une heure pour ceci, une heure pour cela.

Je dois maintenant retrouver mon jardin, une autre case de mon emploi du temps avec ses exigences et ses urgences.

Pascal Gouget, Caveirac, 2009-2010

6. Extrait de L'INDÉPENDANT D'EURE –ET-LOIR du 17 novembre 1944

Lycée Marceau à Chartres *Mort pour la France*

C'est avec une profonde émotion et une grande douleur que nous avons appris la mort glorieuse d'un élève du Lycée Marceau : Lucien Gatineau. Parti dans les premières heures de la libération avec les troupes américaines, guidé par son amour de la Patrie et rendant à nos alliés de précieux services grâce à sa connaissance de la langue anglaise, Lucien Gatineau s'arracha à sa famille, disant à sa mère qui essayait de le retenir : « Maman, tu ne voudrais pas qu'en ce moment je reste les bras croisés ! »

Après qu'il eut participé aux combats locaux de nettoyage, les autorités alliées, devant son jeune âge, tinrent au moins à le couvrir des risques que pourrait lui faire courir sa capture par l'ennemi, et c'est sous l'uniforme et avec un état civil américain qu'il partit de l'avant.

Dès la fin d'août il était dans les Ardennes : le 31, comme son détachement cernait un petit bois à Autry (Ardennes), une rafale de mitrailleuse le coucha par terre, avec une balle dans la tête et une autre à la main gauche. Transporté aussitôt à l'ambulance voisine à Ardeuil, il y subit trois transfusions de sang, mais, hélas, sans aucun résultat. Il succomba entre les mains de personnes dévouées (son unité ayant dû aller de l'avant), n'ayant pu révéler son identité et ce cher enfant fut inhumé dans le petit cimetière du village accompagné par toute la population du pays qui, comme toutes les populations de l'Est, vibre devant les sacrifices que demande la France.

Nous rappelons que Lucien Gatineau, victime du bombardement de la place des Halles, avait dû être conduit au lycée sur un brancard, pour y subir les épreuves du baccalauréat, auquel il fut reçu dans un rang fort honorable.

Il est fort possible que, d'ici quelques semaines, le corps de Lucien Gatineau soit ramené à Chartres pour y être enseveli dans le caveau de sa famille ; nul doute qu'à cette occasion toute la jeunesse de la ville, entourant sa famille désolée et ses camarades, ne l'accompagne à sa dernière demeure en reconnaissance de son sacrifice et de sa bravoure.

Nous nous inclinons avec regret devant cette tombe si prématurément ouverte et adressons à sa mère éplorée nos plus vives condoléances : puisse ce faible témoignage apaiser un peu cette grande douleur.

7. Bernard Lavaux était un de mes plus anciens camarades : nos familles étaient amies et dès l'âge de quatre ou cinq ans nous avons parfois joué ensemble. Bernard était gai, rieur. Il avait, je crois, un an de plus que moi. Du temps de mes études au Lycée, je ne l'ai revu que rarement. Pour lui éviter le STO, son oncle le fit partir dans l'ouest de la France. Il fut tué lors des ultimes combats de résistance des Allemands autour de la poche de St-Nazaire. Je n'ai pas de détails sur les circonstances de sa mort.